

## L'USAGE DE PSYCHOTROPES DANS LE MOUVEMENT TECHNO ET RÉINVESTISSEMENTS LIBIDINAUX

Une réflexion psychoclinique sur le destin de la sexualité chez les « nouveaux marginaux »

Fred Fliege

ERES | « Cliniques méditerranéennes »

2006/2 n° 74 | pages 217 à 231

ISSN 0762-7491

ISBN 2749206162

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2006-2-page-217.htm>

Pour citer cet article :

Fred Fliege, « L'usage de psychotropes dans le mouvement techno et réinvestissements libidinaux. Une réflexion psychoclinique sur le destin de la sexualité chez les « nouveaux marginaux » », *Cliniques méditerranéennes* 2006/2 (n° 74), p. 217-231.

DOI 10.3917/cm.074.0217

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Fred Fliege

*L'usage de psychotropes  
dans le mouvement techno  
et réinvestissements libidinaux  
Une réflexion psychoclinique  
sur le destin de la sexualité  
chez les « nouveaux marginaux »*

Si, dans les années 1980, l'usage systématique et intense d'amphétamines et d'hallucinogènes diminuait dans tous les groupes sociaux, l'on constate que, depuis le début des années 1990, cette pratique connaît un nouvel essor.

À côté des anciens motifs d'initiation et de révolte contre l'ordre établi, l'on retrouve de plus en plus fréquemment une dimension récréative et solitaire, en particulier dans le cadre des rave-parties. Jusqu'à présent, de jeunes gens, notamment dans le milieu étudiant, utilisent ce type de psychotropes. L'on peut se demander s'il s'agit là d'un rite d'initiation sauvage, dans un monde qui manque de repères symboliques, pour amorcer la sortie de l'adolescence.

Certaines données psychologiques et sociologiques, établissant un prolongement indéfini de l'adolescence, semblent corroborer cette hypothèse.

Dans ma fonction de psychologue clinicien, pour le compte de l'association « SOS-PSY », je suis amené à fréquenter les milieux marginaux et/ou non-conformistes, et notamment celui du mouvement « rave », dans lequel on me surnomme souvent le « descotcheur ».

---

Fred Fliege, 110, avenue d'Ingril, F-34110 Frontignan, psychologue, fondateur de SOS-PSY, chargé de cours en psychologie clinique à l'Université Paul-Valéry – Montpellier III, route de Mende, 34032 Montpellier.

En effet, les participants des rave-parties m'appellent généralement afin d'intervenir lors de décompensations psychopathologiques, advenues à la suite de l'ingestion de psychotropes, d'hallucinogènes ou d'amphétamines.

L'expérience tend à démontrer que la rapidité de mon intervention constitue la principale condition de son succès. Habituellement, je recours à une technique hybride d'intervention post-traumatique – inspirée à la fois du *débriefing* et de la psychanalyse – afin d'enrayer la chronicisation de ces manifestations morbides. Cependant, ce procédé ne réussissant que dans près de 50 % des cas, les sujets chez lesquels il a échoué, se plaignent, dans les semaines qui suivent, de la persistance des effets provoqués par la substance psychoactive.

Ces personnes sont alors qualifiées, par leurs camarades, de « scotchées », à l'instar de celles souffrant de perturbations procédant de l'absorption de psychotropes.

Dans un deuxième temps, suite à l'échec de la mesure psychoclinique d'urgence, les sujets, dans l'espoir de se voir débarrassés de leurs symptômes, me sollicitent alors le plus souvent pour conduire leur psychothérapie.

#### CHOIX DU THÈME

Le choix de cette thématique m'a été inspiré d'une part par les contacts que j'ai pu nouer dans mon itinéraire personnel, et, de l'autre côté, par mon rapport à l'« ailleurs » que j'ai développé, et cultivé, de par ma pratique clinique.

Au cours d'un certain nombre de voyages, s'inscrivant pour moi dans une sorte de quête d'idéal, j'ai pu rencontrer des adeptes de courants alternatifs, inspirés du mouvement hippie, et qui se livraient essentiellement à des explorations « intérieures », que ce soit par un mode de vie, la musique et/ou par la drogue.

Souvent, à la marge de ces groupes, évoluaient certaines personnes qui me paraissaient introverties et angoissées, et que l'on appelait alors « collés » ou « scotchés » (en anglais *hooked*, et en espagnol *quedados*), c'est-à-dire dont l'éprouvé hallucinogène s'était chronicisé. J'étais frappé par leur nombre relativement élevé, par la chronicité de leur état, par la souffrance qu'ils enduraient, et, enfin, par l'absence complète de leur prise en charge thérapeutique.

Dix ans plus tard, je fus amené à apporter du soutien psychologique, dans un squat de Montpellier, à un jeune homme qui avait ingéré une dose de LSD.

La rumeur quant au « succès » de mon intervention s'est répandue assez vite (dans les milieux marginaux), de sorte que je me trouvais très rapidement confronté à un grand nombre de demandes de thérapie.

Toutefois, si ces sujets acceptaient de me voir individuellement, toujours dans le même squat, il était hors de question pour eux de me recevoir dans leurs communautés respectives.

Tout se passait comme s'ils me mettaient à l'épreuve, cherchant à évaluer à la fois ma loyauté envers eux et mes capacités de thérapeute, avant de me faire venir dans les communautés urbaines et rurales qui leur servaient, en quelque sorte, de refuge.

Après avoir constaté à la fois l'ampleur du phénomène, l'absence de travaux à son sujet et, surtout, la possibilité de sa prise en charge thérapeutique (par une démarche psychoclinique inspirée de la psychanalyse), j'ai décidé d'y consacrer une série de recherches (dont une thèse de doctorat).

À partir de ma pratique clinique auprès de ces sujets, j'ai été conduit à explorer le statut de la sexualité au sein du mouvement rave. J'ai accompli cette recherche début 2005, auprès de 35 sujets « scotchés » (dont neuf femmes), dans une ville du sud de la France, à proximité de la communauté dans laquelle ils vivaient.

#### MOTIVATIONS DE L'EXPÉRIENCE « TECHNO », PATHOGENÈSE ET RÉINVESTISSEMENTS PULSIONNELS

En abordant les mobiles présidant à l'expérience « techno », l'on remarque tout d'abord, chez les adeptes de cette mouvance, le défaut systématique d'une vie génitale satisfaisante. Du reste, l'on note que ces sujets font couramment état, parmi leurs motifs de participer à une telle fête, d'une douleur, qu'ils désignent souvent de « frustration », et qu'ils assignent à une carence de vie amoureuse.

Les sujets des deux sexes invoquent comme motivation principale de leur expérience « rave » celle de se débarrasser d'une inhibition drastique devant l'abord de l'autre, lorsque celui-ci est susceptible d'occuper la place d'objet du désir.

Or, il nous faut ici dores et déjà supposer une différenciation, dans le domaine amoureux, indissociable de la différence sexuelle, entre amour objectal et réalisation génitale. Ainsi, l'on s'aperçoit que les hommes ayant contribué à cette investigation affirment souffrir essentiellement d'une défi-

cience sur le plan du « sexe » (accomplissement génital), les femmes déplorent plutôt le manque d'« amour » (objectal).

#### L'ÉPREUVE D'ARNAUD

Arnaud, instituteur, 42 ans, se dit « scotché » depuis qu'il a participé à une fête techno sous LSD il y a dix ans. Il est entré en psychothérapie avec moi depuis un mois.

Si j'ai choisi de présenter tout d'abord l'expérience « rave » de ce patient, c'est que son vécu me paraît assez bien refléter la « misère sexuelle » rapportée par bien des ravers et aussi par la majorité des scotchés que j'ai été amené à rencontrer dans mon travail.

Avant l'épreuve techno, Arnaud se sent frappé d'une incapacité – dont il évoque les conséquences dramatiques pour lui – à savoir celle d'aborder des filles (« je ne trouvais pas de fille, je n'avais pas de sexualité, j'en souffrais comme un chien »), et qu'il attribue au résultat d'une interdiction collective (« je réalisais bien que ça venait d'un interdit social, que je ne pouvais rien faire à un niveau individuel »).

Sa motivation de participer aux fêtes techno, puis, d'ingérer du LSD relève tout d'abord de l'espoir de défier ou de surmonter ce tabou – en tentant de faciliter son approche des filles par le recours au pharmakon – dont il assigne l'origine à une prescription sociale. Cependant, tout en affirmant son opposition « consciente » aux fondements de cette règle inexprimée (« pour moi, c'est peut-être la plus grande de toutes les injustices »), il semble, de fait, reconnaître implicitement sa soumission « inconsciente » à cette norme (« j'étais comme bloqué. Je pouvais pas aller vers les autres »).

Arnaud suppose à la nature féminine une préférence pour les forts, fussent-ils peu scrupuleux (« une avocate, qui m'a dit que les scotchés la faisaient gerber, qu'elle préférait les caïds, les machos. Et elle est pas spéciale ou bizarre, elle est comme toutes les filles »). Corrélativement, il fait également état de sa conviction quant à l'existence d'un type d'hommes qui bénéficierait de la faveur des femmes (« il y a un certain type de mecs qui arrive à se faire des tas de filles dans les rave. C'est souvent des beaux salauds, des macs, des dealers, des types qui jouent aux durs ou qui le sont »). D'un point de vue psychanalytique, la position que semble ici occuper cette sorte d'hommes, dans l'imaginaire d'Arnaud, n'est pas sans rappeler, sous sa forme contemporaine, celle du père mythique de la « horde primitive », évoqué par S. Freud (1977).

La révolte d'Arnaud pourrait alors être rapprochée de celle, mythique et s'accomplissant par le meurtre du père – tout-puissant et détenant le droit exclusif à la jouissance –, des frères de la horde primitive.

De par son blocage relationnel, mais aussi par sa répétition quasi compulsive d'une expérience frustrante (« pourtant, je tentais ma chance toutes les semaines. J'étais accroc à l'espoir »), Arnaud actualise les coordonnées de sa position subjective, impliquant un désir exacerbé, et dont la force paraît symétrique à celle d'une Loi interdisant la réalisation de ce désir. Or, cette Loi – s'apparentant ici plutôt à un surmoi archaïque, non « intégré au moi », et d'une sévérité considérable – proscribit manifestement la demande même, condition *sine qua non*, pour le parlêtre, de la quête de l'accomplissement de son désir.

En prenant du LSD, Arnaud tente de sortir de l'impasse, où la violence du désir et celle de son interdit se tiennent mutuellement en échec (« j'ai essayé de forcer mes blocages en prenant un acide, [...] ça m'a scotché »). Il retrouve alors un obstacle – qu'il avait déjà rencontré sous une autre forme (« toujours les mêmes, qui arrivent à se faire plein de nanas, et d'autres, la majorité, que dalle. Ils peuvent crever la gueule ouverte ») – à la réalisation sexuelle (qu'il semble, à l'instar des frères de la horde, considérer comme un droit), à savoir le mépris des femmes pour la majorité, mais tout particulièrement pour les « scotchés », qu'elles détecteraient instinctivement (« les filles, elles ont l'instinct, impossible de leur cacher qu'on est scotché, et elles ont horreur de ça »).

Dans l'hypothèse où l'on envisagerait – sous certaines réserves liées à sa forte implication subjective dans sa propre observation – cette conception d'Arnaud, au moins en partie, comme plausible, l'on peut se demander, a) si le refus inconscient – que les psychanalystes s'accordent à attribuer à la position féminine – d'être privée du phallus ne confère pas un certain crédit à l'interprétation d'Arnaud, b) si, par conséquent, certains traits de la position féminine s'avèrent incompatibles avec la déficience phallique imaginaire de la « majorité », c) si l'actualisation du positionnement subjectif à une place d'objet – caractérisant l'un des symptômes majeurs des troubles issues de la prise d'hallucinogènes (Fliege, 2001), et impliquant une identification du sujet au phallus imaginaire (maternel), le privant ainsi de la « possession » du phallus (sur ses deux versants symbolique et imaginaire) – n'est pas susceptible de provoquer une aversion inconsciente des femmes envers les sujets « scotchés », en déclenchant la disposition féminine inconsciente à l'endroit de la défaillance phallique.

Arnaud semble avoir abandonné la quête de réaliser son désir (« je crois que je peux toujours attendre »), au profit d'une vision apocalyptique du monde (« le monde, tel qu'il est, ne mérite pas d'exister »), et pour s'adonner désormais à un activisme violent (« j'ai rejoint un groupe de gens dont je ne partage aucune idée, sauf la révolte. [...] un groupe ultra-violent, le seul qui ait actuellement les moyens de faire bouger les choses. De toute façon, pour l'être humain, c'est l'évolution ou la mort »).

L'on peut se demander si ce combat auquel il se propose, dès lors, de se livrer, n'est pas sous-tendu par l'espoir, plus ou moins conscient, de pouvoir réaliser son rêve d'une justice sexuelle, c'est-à-dire d'instaurer un droit égalitaire d'accès à la jouissance.

#### L'EXPÉRIENCE D'HUBERT

À l'instar du vécu d'Arnaud, les expériences d'Hubert (32 ans, éducateur sans emploi, se dit « scotché » depuis sept ans) et celles de la majorité des autres membres de cette communauté me paraissent illustrer un certain fonctionnement de l'inconscient, impliquant notamment la possibilité d'une transformation – par l'impossibilité d'une réalisation génitale adéquate et/ou d'une sublimation des pulsions – du désir sexuel en violence, et, au niveau collectif, l'engagement violent comme conséquence possible de l'« exclusion sexuelle ». Je n'ai pas pu accéder – par manque de temps – à sa demande d'entrer en thérapie avec moi.

Notons tout d'abord que le motif de franchir une inhibition attribuée à une barrière sociale, notamment dans la quête de réalisation génitale (« j'ai toujours eu un blocage avec les filles, [...] dû à un tabou social, [...] ça n'a jamais marché, mais je pensais quand même qu'un jour, l'ambiance et les pilules pouvaient m'aider à surmonter ce blocage »), et deux des effets majeurs de l'expérience rave, décrites par Hubert, s'observent chez la majorité de mes patients « scotchés ». Le premier consiste en une perte du sentiment d'identité, corrélée à celui de la solitude (« je réalisais que j'étais tout seul [...] je savais plus du tout qui j'étais »). Ce vécu, qu'on pourrait qualifier de « désubjectivation », paraît correspondre à un déplacement du sujet de sa place habituelle, traduisant une actualisation du défaut de l'Autre symbolique.

La seconde conséquence de l'épreuve pathogène – constituant un palliatif à la première – semble relever d'une tentative de se reconstruire sur un mode essentiellement imaginaire (« j'ai essayé de me redéfinir moi-même »), supposant que le sujet se substitue alors à l'Autre symbolique défaillant. Ici, tout paraît indiquer que ce procédé imaginaire permet tout d'abord à Hubert de s'identifier à un principe essentiellement idéique, lui-même caractérisé par l'opposition (« la révolte »).

Toutefois, la défaillance symbolique se voit ici également compensée par un autre type de reconstruction identitaire et imaginaire, à savoir au travers de la convocation du petit autre (« j'ai fait une rencontre avec des anars en cavale, des durs, des violents »).

À l'instar des sujets scotchés que je suis amené à traiter, Hubert fait état d'un défaut de reconnaissance de la part du père (« j'étais une “merde” pour

mon père, enfin c'est le seul truc qu'il ait dit sur moi. À part ça, je n'existais pas pour lui »).

Or, ce déficit de reconnaissance est susceptible d'entraver l'accession satisfaisante à une position de sujet. Avant l'épreuve rave, Hubert, comme la plupart des sujets « scotchés », se considère affecté d'une impuissance foncière, liée à une position d'objet et s'exprimant au travers d'une inhibition drastique quant à sa relation à l'autre, surtout lorsque celui-ci se trouve être l'objet potentiel de son désir.

Hubert finit par abandonner sa quête d'accomplissement sexuel – dont il se reproche d'ailleurs le caractère narcissique (« ma recherche personnelle de filles dans les raves, c'était une façon égoïste d'agir »), mais pour en assigner aussitôt une certaine responsabilité à l'Autre social (« mais on est dans une société individualiste »). Du reste, tout comme les autres sujets ayant participé à cette enquête, il considère la réalisation génitale comme un « droit », fondé sur les préceptes d'égalité et de fraternité, et qu'il distingue explicitement de l'amour, relevant, selon lui, plutôt du principe de liberté (« je n'ai jamais oublié les autres, mes frères, tous ceux qui sont privé d'amour et de sexe. L'amour, ça se commande pas. Mais le sexe, c'est un droit, pourquoi ça serait réservé à quelques-uns ? »).

Afin de combattre cette « injustice », il se propose de s'investir d'abord de façon collective, idéaliste et pacifique (« j'ai très vite renoué avec des anars. D'abord pour me redéfinir, puis pour lutter contre toutes les injustices, et surtout celle qui concerne le sexe »). Or, devant l'insuccès de cette démarche (« mais, toutes nos actions pacifiques, tout ça n'a rien donné »), Hubert finit par légitimer expressément le recours à la violence pour lutter contre la répartition inégale, parmi les humains, de la jouissance sexuelle (« là, j'ai compris qu'on serait toujours les dindons de la farce. Tout, y compris la baise, tout sera toujours réservé à une minorité. Là, j'ai commencé à sentir monter la violence en moi »).

Enfin, Hubert fait état de son cheminement qui le conduira vers l'engagement violent : « Avec une trentaine d'autres, j'ai rencontré des durs, des anars en cavale, qui doivent braquer pour vivre, et qui se sont même associés avec les mecs d'Al-Quaïda. C'était la rencontre la plus importante de ma vie, de notre vie. Au début, ça me répugnait de devoir travailler avec des copains de Ben Laden. Mais, on peut pas dire qu'on vive en paix dans cette société, faite de faux tabous. Alors, je préfère la guerre, au moins, le malheur éclate. Puis, c'est le seul moyen pour changer cette situation inhumaine. Pour le cas où ils se mettraient à vous cuisiner, je vous dis pas où je vais. »

L'on note ici les déplacements successifs, chez Hubert (et que l'on observe, d'ailleurs, chez la majorité des sujets ayant participé à cette recherche) de la sexualité vers d'autres investissements objectaux. Ainsi, l'on

remarque d'abord un déplacement de la sexualité vers l'engagement idéaliste et pacifique (visant à abolir certains interdits surmoïques, attribués à l'Autre social), puis, face à l'échec de celui-ci, vers la révolte violente.

#### L'EXPÉRIENCE D'ISABELLE

Isabelle, ex-barmaid de 36 ans, se déclare « scotchée » depuis neuf ans. Faute de temps, je n'ai pas pu engager de travail thérapeutique avec elle.

Isabelle s'est initiée au mouvement « rave » « pour échapper à la solitude, pour trouver quelqu'un, quelque part pour trouver l'amour ». Sa pathologie consécutive à l'expérience rave est dominée par la présentification objectale, se traduisant par une pensée involontaire, insubordonnée à l'emprise du moi (« j'ai fait la connerie de prendre un "ange mauve" » [mélange d'ecstasy, de cocaïne et de LSD]. J'avais l'impression que je me liquéfiais pour de bon. J'ai eu une pensée insistante, étrangère, contre laquelle je pouvais rien. Elle me torture jusqu'à aujourd'hui. ») Son récit porte essentiellement sur son long parcours médical et sa rancœur à l'endroit des médecins qui auraient méconnu la nature de sa pathologie (« les médecins, ces salauds. Ils m'ont traité de schizo, de parano, alors qu'il fallait me faire parler comme vous le faites avec les scotchés de... Avec les médocs, ils m'ont autant bousillée que le trip »). Puis, elle relate l'échec des « initiatives pacifistes » – auxquelles elle avait participé – « pour créer une vraie démocratie et changer les attitudes inhumaines de la société », son désespoir actuel (« tout est fini »), puis sa détermination de se joindre à la démarche violente, dans laquelle semble s'être engagée avec la majorité de sa communauté de « scotchés » (« les gentils se font niquer dans ce monde. J'aurais jamais cru que j'en arriverais là un jour. Mais la violence est là, partout. C'est pas seulement que des flics descendent impunément des innocents, des trucs sanglants, visibles. C'est aussi la froideur de la société, les gens oubliés, les suicidés... Je prends les armes avec les autres. Pour vous éviter un conflit de conscience, je vous dis que je m'en vais là, direct, avec les autres »). En effet, je constate que tout le monde est déjà parti de l'endroit où l'on s'était retrouvé pour ces entretiens, lorsque Isabelle s'en va, sans même me saluer et avant que j'aie pu ranger mes notes. J'en déduis qu'ils préféreraient ne pas prendre le risque de se voir dénoncés par moi, ceci en dépit de ce qu'ils connaissaient mon respect inconditionnel du secret professionnel, et que, en tout état de cause, je ne disposais d'aucune information suffisamment précise pour faire l'objet d'une éventuelle dénonciation.

## ENJEUX STRUCTURELS DE L'EXPÉRIENCE « RAVE »

Les problèmes théoriques posés par le diagnostic des troubles consécutifs à l'expérience « rave » peuvent être envisagés selon les deux points de vue complémentaires, diachronique et structurel.

- la perspective diachronique semble suggérer une interprétation en termes de « régression » des processus morbides procédant de l'épreuve techno ;
- le point de vue structurel proprement dit implique une conception de ces perturbations en tant qu'actualisation d'un défaut de structure.

Sur le plan symptomal, tout se passe comme si, suite à l'expérience techno pathogène, l'agencement imaginaire, palliatif de la métaphore paternelle, avait volé en éclats, et mis à nu des espaces jusque-là inconscients (en particulier au travers de la manifestation idéo-verbale, relevant vraisemblablement d'une présentification de l'objet *a* sous sa forme vocale). Au niveau latent, l'on peut conjecturer que le « scotché » se trouve en quelque sorte délogé de sa place de sujet, pour occuper une position d'objet.

Enfin, l'expérience clinique tend à démontrer : 1) que le sujet devient ici la chose, en tant qu'objet de l'inceste, 2) une spécificité symptomale de ces troubles, 3) laquelle présente une dimension trans-structurale, suggérant que nul ne serait à l'abri du « scotchage », 4) que la spécificité aurait pour condition une « fragilité topique » à la fois universelle et relative.

Enfin, l'on ne saurait ici nier la pertinence de la notion de degré comme concept, notamment quant à la position subjective sur l'axe forclusif. Dès lors, l'on pourrait spécifier la question de la structure et du rapport à la jouissance par un critère relatif, renvoyant à la dimension de la proximité entre les positions respectives du sujet et de l'objet.

## DISPOSITIF THÉRAPEUTIQUE, CADRE ET MANIEMENT TRANSFÉRENTIEL

La mise en place de mon dispositif thérapeutique avec ces patients suppose d'avoir été analysé ou d'être vraiment entré en analyse. En effet, en l'absence de cette condition de base, les risques pathogènes, autant pour le patient que pour le psychologue, seraient considérables.

Quant aux aménagements du cadre requis par la thérapie de ces troubles, l'on constate que si sa rigidité entrave la fécondité de la cure, en revanche sa rigueur contribue à instaurer une fonction psychique primordiale, que l'on pourrait considérer comme un équivalent fonctionnel de la métaphore paternelle.

Afin de procéder à un traitement adéquat de ces perturbations, il faut montrer une vigilance toute particulière à l'égard du maniement transférentiel de la cure. Il faut d'abord s'autoriser à les accompagner au fin fond de

leur « folie », sans n'avoir rien à y redire, et en faisant « la dupe » comme disait Lacan.

Lorsque ces patients se taisent, leur silence renvoie le plus souvent à une rupture de la chaîne signifiante, à une béance dans l'ordre symbolique. Ce vide s'avère généralement peu fécond pour la cure, et tellement anxiogène, qu'il ne servirait à rien de le laisser se prolonger. Il vaut alors mieux le « panser » avec des paroles apaisantes, quitte à faire part au patient de ses propres réflexions, de préférence averties, concernant sa situation ou sa conjoncture actuelles.

Quand le sujet délire, le psychologue doit lui signifier, par des mimiques ou des approbations subtiles, qu'il serait à même, quant à lui, d'aller bien plus loin encore dans l'errance, la divagation, la folie. L'extrême proximité qu'installe ce type de maniement transférentiel permet au thérapeute de « localiser » la ou les failles du fonctionnement psychique du patient, et d'y remédier provisoirement. Puis, ce faisant, il peut, d'une certaine façon, faire au sujet la démonstration de sa capacité à repérer ses défaillances, et, au besoin, sinon à les réparer, au moins à les colmater le temps d'une séance. Ainsi, le praticien lui témoigne non seulement sa « compréhension », son aptitude de guide dans l'exploration périlleuse de l'inconscient, mais aussi celle à le protéger contre les manifestations angoissantes de son symptôme, ce qui renforce considérablement le rapport de confiance qui s'installe.

Les prérogatives de la cure semblent requérir ici une adaptation des règles psychanalytiques au besoin de réponse des patients.

Ainsi, si les prémisses épistémologiques de la technique psychanalytique proscrivent de répondre à la demande de l'analysant, un refus radical de réponse – équivalant ici au refus du thérapeute d'incarner, fût-ce ponctuellement, la fonction de l'Autre sollicité – risque de provoquer une nouvelle décompensation (a minima).

Par ailleurs, les réflexions concernant la position de l'analyste – dont la stabilité est constamment remise en question – et les aléas du transfert l'emportent ici sur les considérations de cadre proprement dites.

Aussi, afin de devenir destinataire du discours de ces sujets, je suis amené à entrer, avec eux, en un rapport de « mêmeté », mettant de côté, provisoirement, la dimension de l'altérité. Tout porte à croire que, du point de vue des patients, j'occupe d'abord une place déterminée essentiellement par le registre imaginaire. La relation clinique semble, dès lors, se dérouler dans un espace « hors-la-loi », dépourvu de métaphore paternelle, pourtant condition sine qua non de la tiercisation des relations inter-individuelles. J'aurai alors rempli, tour à tour, les fonctions « maternante », censées absorber les angoisses du patient, et « fraternelle », supposant, en l'absence du père symbolique, une complicité spéculaire.

Dans un premier temps, le transfert s'établit ici sur un mode proprement « fusionnel », impliquant temporairement une véritable indistinction entre les positions subjectives respectives des partenaires de la relation clinique.

L'instauration de la « mêmeté » au niveau de l'appartenance s'avère être un passage nécessaire, et il faut accepter de fusionner avec l'autre, pour amorcer la relation thérapeutique. Aussi, me paraît-il indispensable, dans ce champ de la marginalité, de prendre le risque d'aller dans l'ailleurs pour pouvoir y être reconnu. Il va de soi que, dans un deuxième temps, l'on est conduit à se distancier de ce processus imaginaire, en offrant une place croissante à la parole.

Ainsi, mon rapport aux patients est d'abord d'ordre duel, ce qui engage toute la problématique de l'imaginaire et de la toute-puissance. Je fonctionne comme le contenant d'angoisse, occupant d'abord un statut maternel (l'Autre tout-puissant) et/ou fraternel et spéculaire (le petit autre), puis, peu à peu, une place tiercisée (supposant l'introduction de l'Autre symbolique).

La demande spécifique de ces patients-là n'est d'ailleurs pas sans évoquer la formule de Gézarohéin, à savoir que « la culture sert à ne pas avoir peur dans le noir ».

#### INTERROGATIONS DÉONTOLOGIQUES

L'on peut ici légitimement s'interroger sur le fait si je n'ai pas contrevenu, en tant que psychologue et en tant que citoyen, à l'obligation de signalement d'actes criminels en préparation. Il serait certes facile d'arguer que les patients m'ont « protégé » contre les implications de ce dilemme, en dissimulant tous les éléments concrets concernant leurs projets.

Toutefois, l'on ne saurait ici, en toute honnêteté, éviter la question de l'application du secret professionnel. Quitte à m'inscrire en faux contre certains dispositifs de la législation, ou seulement à déclencher une polémique, je ne me soustrairai pas à la tâche d'expliquer ma conviction à ce propos.

Par ailleurs, il me semble qu'il ne suffit pas ici d'invoquer la « clause de conscience » pour clore le débat. En effet, lorsqu'un psychologue, tels que les intervenants de SOS-PSY exerçant dans des milieux non-conformistes ou criminels, accepte de soigner une personne faisant appel à lui, le respect du secret professionnel ne saurait souffrir aucune exception, et le patient doit en avoir la certitude absolue. Tout d'abord, il me semble évident que l'appareil judiciaire ne saurait décider qui aurait droit aux soins psychocliniques, et qui en serait exclu. Dans le cas contraire, nous ne pourrions plus prendre en charge une vaste frange de la population, qui ne s'adresserait certainement pas à un délateur potentiel. D'autre part, si ces patients, une fois entrés en

cure, ne pouvaient plus être certains de la garantie du secret, le praticien aurait à craindre pour sa sécurité, pour son intégrité physique.

Or, si j'ai pu continuer mon activité de clinicien auprès des marginaux depuis 1998, sans être inquiété, ainsi que mener à bien la présente enquête, c'est bien parce qu'aucun de mes patients n'avait de raison de douter de mon respect indéfectible dudit secret.

## CONCLUSION

Afin d'instruire le destin de la sexualité chez des sujets marginaux, j'ai mené une investigation parmi les membres d'une communauté clandestine de « scotchés ». J'ai tenté d'illustrer le cheminement des déplacements successifs d'investissements génitaux, en examinant notamment les rapports entre désir, interdit social et « frustration », puis entre défaut de réalisation génitale et engagement idéaliste, pour parvenir à une certaine compréhension des processus psychiques conduisant à l'engagement violent.

Ainsi, dans un premier temps, ces personnes se trouvent confrontées à la fois à leur désir et à des interdits – qui semblent relever à la fois de la censure surmoïque et du tabou social –, situés précisément en cet espace du psychisme où les réalités individuelle et sociale coïncident en un seul lieu, à savoir l'inconscient, repérable aux niveaux intra et extrapsychique.

Dans une deuxième étape, face à leur incapacité de braver lesdites proscriptions, ces sujets désinvestissent progressivement la sexualité, d'abord au profit d'initiatives idéalistes et pacifiques, ambitionnant – au titre de projet politique – l'amélioration des relations interindividuelles.

Le troisième déplacement de l'investissement pulsionnel se produit lorsque, confrontées à l'échec de leurs initiatives, ces personnes s'engagent dans l'activisme violent. Ainsi, ne parvenant ni à s'orienter vers d'autres choix pulsionnels – fut-ce par la sublimation ou par le développement d'un symptôme – ni à se résigner à la passivité, ils ont opté pour un « dernier recours », à savoir la violence. Tout porte à croire qu'il ne s'agit ici, sous prétexte d'action politique, que d'une régression massive de la génitalité vers des mécanismes pulsionnels plus « purs » ou archaïques. Cependant, bien que les arguments ci-dessus exposés tendent à accréditer cette assertion, celle-ci me paraîtrait quelque peu réductrice ne serait-ce qu'en raison de la complexité considérable des relations existant entre le désir, la Loi psychique et la règle sociale.

Enfin, si cette vision du changement social n'est pas sans évoquer certaines stratégies « révolutionnaires », consistant à passer par la destruction avant de procéder à la reconstruction, l'on peut se demander à quelles conditions l'insuccès de l'action pacifique peut conduire un sujet au passage à

l'acte violent, ou aboutir, comme dans les cas ici présentés, à la compromission d'anarchistes, a priori non-violents, avec le terrorisme, dont l'idéologie sous-jacente (Al-Qaïda) se trouve ici, de surcroît, en contradiction radicale d'avec l'idéal libertaire.

En guise de conclusion, l'on se demande si – en renonçant d'abord à la quête d'une réalisation génitale, puis à la poursuite, dans l'ordre symbolique, de leurs idéaux, pour parvenir à une conception catastrophiste de leurs possibilités de contribuer à l'innovation sociale, et, enfin, en s'engageant dans la violence – les sujets ici présentés, à l'instar de la plupart des autres membres de leur communauté, n'ont pas cédé sur leur désir.

## BIBLIOGRAPHIE

- ASSOUN, P.-L. ; ZAFIROPOULOS, M. (sous la direction de). 1995. *La haine, la jouissance et la loi*, Paris, Anthropos/Économica.
- BIRGY, Ph. 2001. *Mouvement techno et transit culturel*, Paris, L'Harmattan, coll. Logiques sociales.
- FLIEGE, F. 2001. « Le lien social dans les communautés de "scotchés" », dans M. Zafirooulos, C. Condamine, O. Nicolle (sous la direction de), *L'inconscient toxique*, Paris, Anthropos, 2001.
- FREUD, S. 1925. *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1975.
- FREUD, S. 1930. *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971.
- FREUD, S. 1912-1913. *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1977.
- LACAN, J. 1981. *Le Séminaire*, Livre III, *Les psychoses*, Paris, Le Seuil.
- LACAN, J. 1973. *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil.
- LEARY, T. 1970. *The Politics of Ecstasy*, Londres, Paladin.
- MABILON-BONFILS, B. ; POUILLY, A. 2001. *La musique techno, art du vide ou socialité alternative ?*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2001.
- POIZAT, M. 1998. *Variations sur la voix*, Paris, Anthropos.
- ZAFIROPOULOS, M. 1996. *Le toxicomane n'existe pas* (sous la direction de P.L. Assoun), Paris, Anthropos, coll. « Psychanalyse et pratiques sociales ».

## Résumé

En vue d'explorer les corrélations potentielles entre l'expérience techno, l'instauration d'une forme spéculaire de lien social et le destin de la sexualité chez les « nouveaux marginaux », j'ai mené une enquête au sein d'une communauté clandestine de « scotchés ». J'ai notamment étudié les rapports entre carence d'accomplissement génital et combat idéaliste, pour repérer les processus psychiques sous-tendant la transformation de la quête libidinale en un engagement violent.

Ces sujets, confrontés à la fois à leur désir et à leur incapacité de braver des interdits surmoïques et sociaux, renoncent à la poursuite de leurs aspirations libidinales,

d'abord au bénéfice d'activités idéalistes et pacifiques, visant l'innovation des rapports interindividuels.

Devant la faillite de leur démarche, ils finissent par adhérer à l'activisme violent. N'accèdent à aucune autre alternative – fut-elle sublimatoire ou symptomale – d'investissement pulsionnel, ils ont choisi un « ultime recours », sous forme de violence. Enfin, afin de se voir adresser le discours de ces sujets, le psychologue doit accepter d'entrer, avec eux, en un espace, essentiellement spéculaire, de « mêmeté ». Le transfert s'installe ici selon une modalité « fusionnelle », supposant momentanément une véritable indistinction entre les places respectives des partenaires de la relation clinique.

L'établissement de cette « mêmeté » semble indispensable pour permettre la mise en place du dispositif thérapeutique. Ce n'est que dans une deuxième étape que le psychologue peut dépasser ce processus imaginaire, en aménageant une place croissante à la parole. Dans cette phase, il est amené à occuper progressivement un statut tiercisé, correspondant à l'introduction du père symbolique dans l'espace transférentiel.

#### *Mots clés*

*Besoin de réponse, demande, déontologie, dispositif thérapeutique, fragilité topique, fusionnel, mêmeté, maniement transférentiel, mouvement techno, position clinique, présentification objectale, réinvestissement libidinal, « scotché », sexualité, secret professionnel.*

#### DRUG USE WITHIN THE TECHNO MOUVEMENT AND REORIENTATION OF LIBIDINAL CATHEXIS A PSYCHOCLINICAL REFLEXION ABOUT THE BECOMING OF SEXUALITY AMONGST « NEW OUTSIDERS »

#### Summary

In order to explore possible correlations between the techno experience, the setting-up of an imaginary form of social cohesion and the becoming of sexuality amongst « new outsiders », I achieved an inquiry within a secret community of so-called « hooked » subjects.

I especially studied the relations between the lack of genital accomplishment and idealistic fight, in order to discover the psychic mechanisms, which might condition the transforming of libidinal quest into violent engagement.

Confronted to their own desire as well as to their inability to overcome superego and socially conditioned prohibitions, those subjects renounce to the pursuit of libidinal aims, by replacing them first of all by idealistic and pacific activities meant to innovate inter-individual relations.

Once they notice the failing of their proceeding, they finally subscribe to violent activism. Finding no other drive cathexis – for instance by sublimation or even by a symptom – they choose un « ultimate way », under the form of violence.

In order to become the destinatary of those subjects' discourse, the psychologist has to accept, before all, to enter with them into a mainly specular space of « sameness ». The fusional character of this kind of transference supposes temporarily a real indistinction between the respective places of the partners of the clinical relation.

The instauring of this « sameness » seems to be necessary to allow the therapeutic setting. Only in a second therapeutical phase the psychologist can pass beyond this imaginary process and offer a growing space to the speech. At this step, he is appealed to occupy gradually a « tiercised » status, which corresponds to the introduction of the symbolic father into the transferential space.

*Keywords*

*Need of answer, demand, deontology, therapeutic setting, topic fragility, sameness, transference handling, techno mouvement, clinical position, objectal presentification, reorientation of libidinal cathexis, « hooked », sexuality, professional secret.*